





Comme ~~je suis~~ romantique, récit d'un voyage ~~refoulé~~...

Augustin d'Orsay





Comme ~~je suis~~ romantique, récit d'un
voyage ~~refoulé~~...

*

Paul, à la retraite, avait travaillé toute sa vie dans des bureaux, dans l'administration, la fonction publique, l'informatique. Passionné d'histoire — lorsque je le lui ai demandé il m'a dit : euh oui c'est vrai j'aime bien tout ce qui se rapproche au patrimoine — il m'a parlé des musées que je devais aller voir, dans la région, en Alsace, à Dijon le musées des arts décoratifs, et à Palerme La Chapelle Palatine, ah oui surtout ça, la grande, la belle Chapelle Palatine, tu verras quand tu arrives à Palerme il y a une rue qui part du port en diagonale et tu vas voir ce magnifique monument. Et là tu dois te dire il me fait chier le vieux avec ses musées.

Claire, qui a passé son enfance en Afrique, l'enfance dorée au Sénégal, on était très privilégiés, enfin tu vois la famille blanche là-bas. C'est mon père qui travaillait là-bas. C'était de mes sept à mes douze ans, enfin la meilleure période, l'enfance dorée quoi ! On avait des servantes, des femmes de ménage, des cuisinières. La nounou de l'époque nous lisait les contes et légendes africaines. Bah si ça t'intéresse tu peux lire la légende du lièvre par exemple, c'est de *Senghor*. Parce que c'était notre manière d'avoir accès à cette culture, aux traditions, on était à l'école française nous, on ne nous apprenait pas ça. Il y avait que des blancs à l'école française de Dakar. On allait à la plage l'après midi, il y avait du soleil tout le temps. C'était le rêve. J'ai pris conscience bien après qu'on était très favorisés et qu'il y avait un déséquilibre dans ce pays. Le retour en France, oui bah j'ai fait une dépression je crois, bon on parlait pas de ça avant, on l'appelait pas comme ça à l'époque. Elle était institutrice à Sélestat, ville au Sud de Strasbourg. Après elle a eu la chance de retourner au Sénégal en tant qu'étudiante, « j'avais du recul mais les autres enseignants et étudiants ils voulaient faire l'éducation selon leur manière européenne, c'est

comme ça qu'il faut faire, mais on peut pas s'adapter au pays au lieu de penser toujours que la bonne manière de faire c'est la notre, c'est eux qui vivent là-bas, il savent mieux comment faire. Ils ne comprenaient pas les autres français. J'ai du batailler. »

Sa fille avait seize ans, elle voulait être illustratrice, toujours un crayon à la main, en train de dessiner. Je sais pas pourquoi son père s'est mis dans l'idée qu'elle fasse une école en Suisse enfin bon il y a une bonne école ici, *La HEAR* même si c'est vrai c'est dur d'y rentrer.

Paul et Claire m'avaient pris en stop mais au final ils m'avaient avancé de quelques dizaines de kilomètres à peine. Je me retrouvais à Sélestat, sans voiture voulant s'arrêter, alors j'ai pris le train pour Colmar. À Colmar pareil alors je me suis résigné : j'irais à Dijon en train.

*

En sortant de la grande cathédrale de Dijon où j'ai médité et cogité sur ma vie, mon avenir — qu'est ce que j'allais faire —, sur mon existence, je n'ai pas pu m'empêcher d'être rêveur encore une fois. Je suis resté immobile à regarder les gens, le spectacle de la place, un petit vieillard

faisait pareil en fumant sa cigarette, une étudiante en art transportait des cartons sur un diable, une serveuse aux cheveux blonds et usés prenait des commandes aux tables en terrasse puis rentrait en vitesse dans le bar, deux vieux amis d'antan discutaient sur un banc à l'ombre d'un petit châtaignier. Je me suis adossé au mur de l'immeuble tout gris pour faire pareil, pour contempler le tout avec plus de recul. Au café voisin une grande et belle dame rousse discutant avec une amie. Je restais là en attendant qu'elle se tourne pour voir son visage, merveilleux visage que j'imaginais, visage caché par ses volumineux cheveux bouclés, et qu'elle me regarde, oui peut-être qu'elle me regarde. Mais rien ne s'est jamais passé, rien n'est jamais arrivé, et mon coeur sans ardeur...sans...reste seul, seul...

Les cloches de l'église retentissent, cette animation, cette vie extérieure me remplit, moi à l'intérieur. Des filles se prennent en photo comme un faux shooting, devant un bâtiment historique, je ne sais pas lequel, pour leur *Tinder* ou leur *Instagram* sûrement. Je les regarde, qu'est ce que je fais. Des personnes en robes, en chapeaux, en sandales, en casquettes. C'est l'été. Quelques rues plus loin me voilà transporté

place de la république, arrêt de transport présent dans toutes les villes, comme le tram à Strasbourg par exemple, les places de la République si importantes en notre époque, à Lyon, à Paris, les manifs. Transporté par l'effet du café, et de la lecture d'*Orlando*, livre de cette grande écrivaine romantique anglaise de l'époque victorienne, je me suis laissé oisif et candide. Léger, je voulais être léger. Je l'étais. J'ai ensuite pris le tram jusqu'à Darcy. Dans le parc du même nom. J'avais vu plus tôt dans l'après-midi qu'il y avait un concert de jazz gratuit prévu le soir. Mon envie m'y a alors porté. Cette musique a résonné en moi comme un voyage, une intériorité. Rêve, légèreté, oisiveté. J'écoutais paisible les yeux clos appuyé contre mon sac lui même adossé à un grand pin, un chapeau de paille sur la tête et un bandana vert autour du cou. Assis sur le sable je cherchais cependant une tête, un visage, un regard pour me délecter, pour me fuir, me raconter des histoires, peut-être au lieu de les vivre. Après que le concert soit fini et le soleil trop peu haut dans le ciel je suis parti marcher direction le Lac Kir. En regardant quelques jours avant sur *Google maps* avec le calque satellite — ah *Google Earth* comme on s'amusait pendant notre enfance sur la tablette de notre maman à

cartographier la terre— j'avais estimé que je pourrais passer une nuit de transition là juste avant d'aller à Lyon chez un ami. J'ai donc marché derrière la gare, la lumière déclinait en devenant orange puis vermillon puis rose. Je marchais d'un pas assuré et avec un regard déterminé mais vite caché derrière mes lunettes de soleil, et la mâchoire fermée et violente car sentant ma propre peur je devais rester distant, je devais inspirer méfiance, qu'on ne s'approche pas de moi, je devais faire peur pour pas qu'on s'en prenne à moi. Parce que comme toujours aux alentours des gares on est jamais rassurés et j'étais un peu inquiet, c'était de la parano, de la psychose, de la flipette. Une dame, une errante m'a alpagué, m'a demandé de l'argent. Elle m'a demandé si je voyageais toujours, comme ça, d'un côté on a moins de préoccupations c'est simple on a moins de questions à se poser mais on a pas trop de confort c'est idéal, si elle savait... Finalement j'ai pensé non il faut que je sois confiant et rien ne m'arrivera, que je transmette des bonnes ondes, positives, un sourire, je l'ai arpenté mon sourire mais pas un sourire faux, non surtout pas un sourire faux, c'est encore plus louche, mais que je sois confiant, sûr de moi pour pas qu'on vienne en profiter, m'embêter, m'attaquer. Soit

j'ai l'air violent, dangereux, soit j'ai l'air faible. En approchant du lac Kir j'ai enlevé mes lunettes et je souriais. Je n'ai pas pris le temps de contempler le lac ainsi que de traverser la petite passerelle, temps trempé, plage qui désemplissait. J'étais plus préoccupé de trouver un endroit où dormir que de me détendre à Dijon-Plage. Trouver ce fameux Parc de la Fontaine aux fées. Les fées me protégeront. Traversé la route, passé sous cette arche en pierre brisé et crapahuté, crapahuté le sentier qui s'enfonçait dans cette forêt. Tout en haut après un champs de vignes un magnifique point de vue sur toute la ville de Dijon, le lac, les forêts et montagnes alentours, les barres d'immeubles, les banlieues et la vieille ville. Je suis resté immobile et passif, ne sachant quoi décider, où aller, où dormir car j'entendais des rires, des bribes de conversation derrière moi. Il a regardé camping-sauvage.fr, pff lui avec son gros sac, en rigolant. C'était moi, c'était qui. Ça m'a un peu inquiété. Peut-être que c'est pas vraiment recommandé de trainer dans les environs, dans cette forêt, peut-être est-ce dangereux ? Bon. Ça m'a pas empêché d'installer mon hamac une bonne dizaine de minutes plus tard avant de croiser dans l'obscurité naissante un blaireau rodant sur un tas de pierres, rampant tel un

prédateur, tel un félin puis détalant dans les feuillages. Des papillons de nuit énormes et gris ou des minuscules insectes volants blancs, des minuscules feuilles vertes ressemblant à des insectes sur mon duvet. Dans la forêt noire pleine de lianes et d'arbres poilus en désordre je peine à m'endormir. Le bruit d'un train sur un pont, ou de la circulation des voitures dans un tunnel à proximité y est pour quelque chose, déchire, rencontre les sons légers des oiseaux, des chouettes et des insectes. Les chants assourdissants des cigales ont enfin disparus une fois le soleil couché. En effet le lendemain en redescendant de mon campement dans la montagne, sur le pont en pierre surmontant une arche un train passe mais à son derrière une file de voitures transportées surprenamment longue fait un boucan pas possible. Est-ce une boucle sans fin qui a duré toute la nuit ? Était-ce une apparition se reproduisant toutes les heures régulièrement avec la précision d'un pendule de grand-mère ?

*

Après des jours et des heures passées à lire sur les couchages, les sofas et les tapis de la grande demeure familiale dans le Luberon, le soleil étouffant nous a mené jusqu'à Arles, passant par le parc des Alpilles, Arles et son fleuve où les hirondelles se noyaient dans son bleu, où les langues espagnoles et italiennes se déliaient, où comme dans un village en hauteur du sud de l'Italie un scooter passait et remontait les quais, où plusieurs fois à la suite une carriole transportait des touristes avec en son arrière une publicité pour *Les Rencontres*, des portraits photographiés. Après le massif des Alpilles, le bus nous a emmené en hauteur sur l'Abbaye de Montmajour contempler les champs de la campagne arlésienne, et les photographies des plongeuses d'algues japonaises nommées *ama*. Je flânaï une heure sur les rives à la canopée sonore des cigales et les ombres des oiseaux filant sur la pierre et mes pieds moitiés nus. J'attendais le train pour Marseille. J'attendais que mon oisiveté finisse ou me finisse. C'est l'été et l'été est pour retrouver sa pureté perdue toute l'année dans le bruit et la saleté des villes du nord et de la routine. Pour se donner le loisir de

retrouver sa légèreté même dans les canicules les plus denses, à l'ombre des mers et des cours d'eaux. Et dès que la pensée s'arrêtait je reprenais la marche. Et dès que la pensée reprenait j'arrêtais la marche pour retrouver l'écriture, ou bien la lecture de mon âme, l'âme-environnement, avec cet élan bien que discret, hurlant, solitaire et romantique, isolé tout seul à un coin de rue, sur les marches d'une vieille bicoque dans une ruelle minuscule où s'amassaient les babioles, les nains de jardins et les pots de fleurs et de plantes parfois brisés mais toujours en désordre.

À la gare routière de Marseille j'ai rencontré Maé. Elle m'a demandé si elle pouvait s'asseoir à coté de moi. Elle attendait un bus pour Barcelone, elle y allait pour faire la fête, dans un festival. Elle partirait ensuite deux jours plus tard pour les Etats-Unis pour *Le Burning Man*. C'était le deuxième été où elle travaillerait au montage du festival. Dans le désert. Elle faisait le travail de l'ombre. Mais l'ombre à proprement dite, elle fabriquait l'ombre, *the shading work*, les structures, pour les exposants, artistes et festivaliers. Elle avait trois valises remplies de costumes disait-elle, et une grosse peluche. Ça l'aidait à interagir avec les autres, ça attire

l'attention, et quand tu pars seul longtemps en voyage ça te fait un truc à toi, une compagnie. Je la regardais à travers la fenêtre de mon bus, avachie sur cette peluche qui lui servait d'oreiller et je me disais que peut-être je ne reverrais plus jamais cette personne qui avait l'air si chouette. Mon bus reculait, puis partait, la quittait. Elle avait fait des études de journalisme à Montréal et elle disait/désirait écrire, étant très versée dans la littérature. C'est le livre *Orlando* que je tenais qui l'avait d'ailleurs attirée vers moi. Mais j'ai un peu laissé ça de côté, peut-être avec le temps ça va revenir, j'écrivais beaucoup mais là je suis dans d'autres choses, comme je suis plutôt cérébrale, littéraire je pensais pas que ça allait me plaire le travail physique, manuel, de construction, au festival elle disait. Quand on lui demandait d'où elle venait elle ne savait jamais quoi répondre, beaucoup voyagé enfant avec ces parents, elle avait vécu en Turquie, au Canada, en Belgique, à Aix où elle était passée aujourd'hui pour un mariage.

*

Dans les étroites rues encore noires et vides des poubelles cassées, renversées, des murs écaillés, des rats qui passaient, des pigeons qui s'envolaient. Je me suis réveillé allongé sur un banc au belvédère *Montaldo (Spianata Castelletto)* qui surplombait la ville. Le soleil se levait doucement derrière le *Monte Uccellato*. Le bus m'avait déposé très tôt dans la matinée encore noire aux alentours du Port de Gênes où les vagabonds, les errants, les sans-abris dormaient épuisés sous la nuit chaude italienne, attendant la lumière. Cette ville grise aux taches orangées. Je l'avais gravi en un de son point le plus haut dans son silence rare. En haut, deux hommes sont venus me parler, une fois que j'étais un peu plus réveillé. Un vagabond au pas et au regard triste, au sourire mi-cassé, il avait marché pendant trois jours sans s'arrêter, il avait été à Lyon il y a quelques temps. Avec son italien frugal, rude il disait quand je lui disais que j'étais français, ah *bel cappello, bel cappello, dura dura la vita*, la vie est dure. L'autre, un jeune matinal qui promenait son chien, un gros golden. Ce deuxième être, étrange m'a expliqué maladroitement en anglais et en italien sa théorie

sur notre nature solitaire, d'errant, sauvage, héritée selon lui du loup à la recherche de la vie, en voyant le nom *Woolf* sur le livre. Je ne parlais pas vraiment un mot d'italien et mon anglais était assez lamentable. J'avais du mal à tout comprendre. J'ai acquiescé. Il a répété plusieurs fois merci merci et il est parti.

Je passais des heures à m'assoupir sur les places et les bancs de Gênes, à la *Piazza* aux fontaines *Raffaele de Ferrari*, à la *Piazza San Lorenzo*. Puis je me perdais dans les ruelles si étroites et à l'ombre, petites rues qu'on a coutume ici d'appeler les *caruggi*. J'avais sillonné toutes les rues de la ville sous le soleil écrasant qui ne laissait un pouce d'air pour respirer et qui rendait mon corps humide et transpirant en moins de trois minutes, de *La Lanterna* à *San Vincenzo*. Je ne faisais pas grand chose à part marcher, m'arrêter, manger une *focaccia* ou un *arancini*, boire un café ou une bière. En même temps mon esprit était un peu confus et pas très alerte. J'avais dormi peut-être deux heures au plus dans le bus. Sur la place *San Lorenzo* devant l'église une statue vivante en bronze rentre chez lui avec des pas lents et déprimés après une énième journée sans un sou. Oh l'artiste, oh l'amuseur de galerie, oh le déguisé. Il

y avait cru. Il avait vu ça à la télé, sur les places de Rome et de Paris pleines de pigeons. Il a dépensé tant de temps et d'argent, et d'énergie pour cet art, pour ce métier de rue mais là il voyait bien que ça ne marchait plus. Ça n'impressionne plus personne, époque révolue, modernité. Il a laissé son socle de bronze et ses affaires en plan au milieu de la place. Et il est parti, rentré dans un immeuble encore tout peinturluré. À côté un enfant court après les pigeons sur les marches de l'église sans jamais se lasser. Des camions, des scooters traversent la place, en évitant les piétons et les touristes, glace à la main, à la bouche, glace à l'eau en cette teinte grise de fin de journée. Tandis que la lumière continue de décliner à l'ouest je vais décider une énième fois de m'enfoncer dans d'autres ruelles froides d'ombres mais d'apparence parce que quand on y entre c'est tout l'inverse, un four, on ne trouve pas le froid qu'on espérait. L'air est lourd et sale, tous les bars et cuisines aux fourneaux, recrachent en air chaud toute leur animation. J'ai erré un moment à la recherche d'une rencontre, d'un regard puis je suis allé prendre une bière tout seul dans un bar à l'intérieur. Quelle générosité ! Pour à peine 4 euros un vrai repas. Ils m'ont servi tout un tas d'*antipasti*, des olives, des chips, des cacahuètes

à écosser, de petits sandwiches au fromage et au jambon. Peut-être fallait-il que j'en laisse et peut-être que tout le monde faisait comme ça, c'est ce qui se faisait... Ou au contraire fallait-il tout finir et il aurait été malpoli de ne pas le faire. Je ne sais pas comment sont les gens, les italiens, les génois.

*

Le lendemain je partais prendre le bus pour la plage de *Boccadasse* depuis *Genova Brignole Stazione*. On s'éloignait du port et des zones industrielles, de la ville ! Longeant la mer, côtoyant la mer, la mer et ses gros paquebots, ses ferrys, ses portes-conteneurs. Comme hier du haut de *La Lanterna*, plus haut phare de la Méditerranée, on pouvait voir toute la ville et ses amoncellements de maisons colorées, et ses montagnes, et sa brume, et de l'autre côté des camions, des grues en action et des milliers de conteneurs de toutes couleurs, deux points de vue, deux villes, deux visages. Mais c'est gens qui travaillent sous le soleil écrasant toute l'année dans les ports sont-ils pas les plus vaillants, plus importants que toute cette masse de touristes affreux dont je fais partie ? Et ces gens qui ont construit, inventé, désigné les

formes du monde ne sont pas plus nécessaires et respectables que les hauts placés qui spéculent l'économie ? Ce monde est étonnant, et pleins de richesses, de qualités. Mais quelle intelligence l'humanité ! quelle force collective ! cumulant toutes les inventions et actions des hommes qui les ont précédés ou qui les devanceront, et si seulement...

Une image de carte postale, d'ailleurs les touristes (comme moi) et les attrapes touristes (ils m'ont eu) ici affleurent. J'entends beaucoup de langues mais finalement assez peu d'italien, beaucoup de français, d'anglais, d'allemand. J'arrive à me débrouiller tout le monde parle un peu anglais, port, région touristique, enfin un anglais latin, universel, simple, celui que je comprend, celui des espagnols et des italiens. Dans le bar de la veille j'avais dit deux mots en espagnol et la serveuse avait commencé à me parler en espagnol, *cerveza* au lieu de *birra*. Elle avait entendu *cerveza*, j'avais dit *cerveja* j'ai confondu c'était du portugais. Sur la plage, je m'étais assis avec mes affaires sur des rochers, j'ai acheté une pierre en onyx au vendeur à la sauvette avec son stand à la sortie de la plage. Après avoir nagé dans l'eau très salée, entre les rochers suintant d'algues gluantes. Les rochers

secs et coupants et les algues gluantes et glissantes. C'était ça, la vie, la liberté. Je m'étendais sur le dos et regardait les rochers vernis par l'eau et le soleil, et le village où les linges bleus et blancs pendaient aux maisons ocre, sanguines et terracotta.

Les paquebots ici étaient loin, plutôt des barques, des voiliers, des zodiaques de riches ou de moins riches italiens, ou pas italiens, mais si, assurément riches. La plage de galets bétonnée toute petite, entassé était bondée mais ça n'était pas si dérangeant. J'ai lu quelques pages de *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier, abandonnant ainsi l'idée de faire une aquarelle car déçu et découragé de mes précédents dessins. En même temps comme je l'ai déjà dit la journée d'hier était brumeuse que j'étais fatigué et j'avais de la peine à rester concentré. Mais cette nuit à l'auberge j'ai fait une vraie bonne nuit, jusqu'à 9h du matin. Je devrais être en forme et devrait retrouver la légèreté qu'il me fallait pour entamer, et surtout finir sereinement un dessin. Je regardais les belles femmes aux cheveux mouillés en arrière et aux maillots moulants, les vieux grassouillet devaient se rincer l'oeil comme moi. J'étais déjà vieux, déjà vieux ? Peut-être devrais-je... non peut-être

serais-je, voudrais-je m'intéresser aux charmants jeunes hommes, comme ce garçon qui tenait la billetterie du phare de *La Lanterna*. Il était originaire de Poitiers et travaillait ici à Gênes depuis un peu moins d'un an, il voulait être marin. En attendant les certifications il avait dû trouver un travail. Il m'a conseillé des endroits, des lieux à voir à Gênes. Il m'a vraiment conseillé d'aller à *Camogli* puis à *San Fruttuoso*. J'avais lu ça, j'avais prévu de faire ça. Je prenais alors ce signe de plus comme une réelle incitation. Je le ferais demain alors, par bateau ou par la montagne je ne sais pas je verrais. En remontant les escaliers de l'esplanade, où étaient alignées je dirais une dizaines de barques vertes et blanches, j'arrivais sur une terrasse au sol rouge surplombant la mer et la plage. Des danseurs et des danseuses de musique péruvienne avec les vêtements traditionnels, ponchos et bonnets, même sous cette chaleur, se tenaient en face d'un grand banquet avec des grosses dames et des gros messieurs aux allures sud-américaines. Pas étonnant, j'avais vu que *Genoa* a une grande communauté péruvienne, la ville de *Christophe Colomb*. En Italie il y a une grande communauté sud-américaine, Colombie, Équateur, Pérou. On entend même dire parfois que la ville

équatorienne la plus peuplée après *Quito* est Gênes, un quartier s'appelle même *Quinto*.

Une énorme mouette passe au dessus d'un jet ski flottant sur l'eau au bord du sable, un énième vendeur de parasol me propose ses produits d'un geste de la main voyant bien que je souffre de la chaleur alors que tout le monde est à l'ombre sauf moi. Je fais signe que je ne suis pas intéressé. Tout le monde se marche dessus, les parasols de toutes les couleurs se superposent, s'effleurent sur la plage *Sturla*. Je traverse la plage pieds nus dans l'eau avec tout mon bardas qui pend de mon gros sac puis j'arrive sur le sable et les galets. Il fait trop chaud, le sable est brulant aïe, brulant pour mes pieds, je remets mes sandales et vais m'asseoir un peu à l'écart sur des roches.

Une lagune se déverse dans un fleuve sous un pont, des canards, des mouettes et des pigeons barbotent, ainsi que des déchets comme des nouvelles espèces, comme faisant partie du paysage, de l'écosystème, personne ne les calcule. A coté de paillotes pour les saisonniers les plus chanceux, un engin de chantier de la célèbre marque *CAT*. Mais ouille même sur les rochers c'est trop chaud pour mes fesses, à

travers mon maillot de bain, ça brule, ça brule ! Je vais m'assoupir après avoir mangé un fish and chips qui épuisera tout mon PEL si je continue à être dépensier comme ça.

Vraiment ici pas moyen de s'asseoir ou de s'allonger, comment font ces gens ? le sable est trop chaud même à travers la serviette microfibre. Aux deux extrémités de la baie deux petits châteaux.

Absorbé par la lecture et par le bruit des vagues je laissais mon dos se rougir et perler. J'ai exploré encore les rues jusqu'à atteindre *Le Monumento Dei Mille*, une grande statue en bronze de douze personnages célébrant la victoire de l'unification de l'Italie, expédition de *Garibaldi* de la Ligurie à la Sicile. Puis j'ai pris le bus dans l'autre sens pour retourner à Gênes. Je suis arrivé un peu plus loin que la gare de *Brignole*.

Depuis le quartier de *Foce* j'ai marché en grande ligne droite jusqu'au quartier de la *Maddalena*, passant par les grandes allées commerciales, le quartier des affaires, les parcs et les places. L'auberge de cette deuxième nuit était donc située près de l'église de la Madeleine, connu

pour être le quartier des prostituées. Peut-être m'en payerais-je une pour combler la solitude...

Après m'être reposé à l'auberge que j'avais réservé le jour de mon arrivée à Gênes pour... la mauvaise date. La veille j'étais donc arrivé à cette auberge et l'homme à la réception ne trouvait pas ma réservation, je lui ai montré sur mon smartphone le mail de confirmation il m'a signalé que c'était pour le lendemain et il n'y avait plus de places pour cette nuit. J'avais du donc trouver une autre auberge pour cette nuit. Finalement l'auberge dans le quartier shopping, Avenue du XX Septembre n'était pas si mal mais j'avais du y mettre un peu le prix, et aussi les digicodes des dortoirs qui beugaient tout le temps, si on ne poussait pas la poignée de la porte au bon moment. Donc l'auberge *Manana* de *La Maddalena* était conviviale, chaleureuse. Dans la salle de séjour des volontaires qui travaillaient ici jouaient de la guitare. J'ai pris aussi la guitare histoire d'un peu pleurer mon errance puis je suis sorti manger dans le restaurant *Da Mario* que m'avait conseillé le français qui travaillait à La Lanterne. J'avais voulu y aller la veille aussi mais je m'étais trompé aussi juste avant d'aller dans la mauvaise

auberge aussi, j'étais arrivé dans un magasin de pâtes qui n'était pas le restaurant.

Donc dans le bon restaurant on m'a installé à une table en face d'un jeune homme, Rami, il venait de Bologne mais il était pour le travail un mois à Gênes. Il travaillait dans les trains, dans la sécurité, les billets, les problèmes techniques. J'ai commandé un plat de tagliatelles au pesto et on a fait la conversation. Il est vite parti, il marchait seul dehors dans la rue avec ce triste ennui que je reconnaissais. J'ai bu toute l'eau et le pain jusqu'à avoir le ventre assez gonflé pour presque exploser. Décidément c'est comme ça je me dois d'être obligé de tout avaler comme un glouton, de toujours tout finir, peut-être un reste archaïque. Après avoir fini le repas plus vite que prévu je me suis retrouvé dehors tout coi et ne sachant que faire de cette soirée. Je suis descendu par les ruelles jusqu'au port, arrêt *Darsena* puis j'ai longé les quais et ses musiciens, les bateaux dans la lumière rosée jaune, déclinante. Et ça y est ils m'ont emporté dans leur mélancolie. Je laissais mon regard fixe sur le *Porto Antico*. Mélancolique. Nostalgique. Je pensais à la vie, aux amours oubliés, laissés, aux amis avec un romantisme propre à l'Italie de *Fabrizio de André* et de *Gabrielle d'Annunzio*.

Assis sur les marches du port, qu'est-ce que ça va être ? La vie ? Qu'est-ce que je vais faire ? Je vais partir vivre à Marseille en septembre. J'avais trouvé un job là-bas une semaine plus tôt. Ce moment sera un souvenir, chargé. Chargés de souvenirs, de pensées mélancolique cette soirée là mais je voulais que quelqu'un s'assoit sur les marches à coté de moi, me parle, me rassure, et que je le comprenne et qu'on se comprenne, et qu'on parte ensemble, en liberté, qu'on se tienne la main, qu'on court sur les prés et les plages, qu'on fasse l'amour et qu'on soit nus. Pff n'importe quoi ! Reprends toi ! Une fois que c'est trop tard les rêves restent à jamais des rêves et ta vie c'est ça et ça sera toujours ça. C'est ta vie, c'est toi qui la construit, pas les autres. La fuite en avant, la fuite pour toujours, je ne sais faire que ça.

*

J'ai pris le train à la *Stazione Principe* où je me suis rendu en bus depuis l'auberge vers 8h du matin. Dans le train pour *Camogli* le livre de *Virginia Woolf* fini j'ai entamé la lecture du *Maître du Haut Château* de *Philippe K. Dick* mais on est vite arrivé à *Camogli*, passant par *Sori* et *Recco*. Une petite vieille en fasse de moi avait dit : « ah

Re-cccoo ». Je suis sorti de la gare aller faire un tour au village, faire des emplettes : un nouveau carnet de notes, un couteau suisse, une gourde, un nouveau savon de Marseille. Parce que j'allais passer les jours suivant probablement à dormir dehors et comme je n'avais pas vraiment prévu ça, étant parti en Italie sur un coup de tête, je n'étais pas vraiment préparé. J'ai acheté aussi quelques victuailles : des tomates, des pêches, un concombre, une conserve, un bout de *pecorino* ainsi qu'une *focaccia* à la *panetteria*. J'ai aussi été au bar du coin remplir mes deux récipients d'eau fraîche. C'est bon, j'étais prêt. J'ai alors remonté la rue centrale dans l'autre sens pour commencer à l'ascension à travers ce qu'était le début du parc de *Portofino*, jusqu'à l'église *San Rocco* pour continuer après sur le sentier *de la batteria*. Et alors la vue était magique. J'ai longé la côte, les falaises, l'eau turquoise, la végétation verte, luxuriante mais sèche. D'ailleurs j'ai même eu une petite frayeur à un moment. J'ai senti de l'odeur de brûlé sur ce chemin où j'étais seul ? Comment faire, comment fuir, face au feu ? Comment allais-je faire si ça se produisait ? Mais le sentier aurait été fermé pour risque d'incendie. Avec mon sac beaucoup trop lourd j'ai gravi le chemin mais alors là alors là j'ai fait des circonvolutions, de l'épuisement

largement évitable. À un embranchement dans un tournant j'ai pris un chemin qui au bout m'a fait arriver au *Semaforo Vecchio* et pensant que je m'étais trompé de direction je suis redescendu en sens inverse pour attraper le sentier difficile de la batterie c'était celui que je prenais et qui menait à l'abbaye de *San Fruttuoso* avant qu'on m'indique qu'il était fermé, j'avais donc pris la bonne direction et j'ai reparcouru alors le chemin une troisième fois en faisant une deuxième fois demi-tour en montant. Des circonvolutions, des perditions, des errances. Ah des errance, ah des circonvolutions. Ça me fait penser à cette fois où sur le *camino* deux ans auparavant avec mon compatriote de marche on avait fait 5 km dans un sens avant de se rendre compte qu'on allait dans la direction opposée et rebrousser chemin sur cette route sèche et longue comme en Arizona. On était arrivés à 21h passé épuisés au monastère. C'était deux états-uniennes, une mère et sa fille sûrement, peut-être sa nièce qui m'avaient indiqués que le sentier de la batterie était fermé car trop dangereux, impraticable, elle m'a montré sur la carte, et deux gars torsés nus sont passés devant nous en demandant aussi la direction de l'Abbaye. On bifurquait alors sur le sentier alternatif, plus facile mais plus long, en s'enfonçant un peu plus dans le parc de

Portofino. J'ai marché alors avec elles presque sans interruptions jusqu'à l'abbaye *San Fruttuoso*. L'abbaye et sa crique, sa plage... remplie de parasols et de touristes puant la crème solaire, moi aussi, j'ai remis de la crème solaire après m'être baigné le corps de sel pour rincer le corps transpirant. Lorsque je marchais, tout les dix pas un petit lézard vert, bleu, gris ou rouille s'enfuyait sous les pierres ou grimpait sur un arbre. Dans la forêt on avait vu des choses étranges aussi, une nouvelle espèce. Le chemin descendant à l'abbaye était en travaux «*Lavori in corso*». Des hommes vêtus de vestes de chantier oranges faisaient la sieste dans toutes les positions à différents endroits, adossés contre un tronc, sur une pierre, sur une planche, à côté de leur brouette et de leurs outils de travail. Je suis descendu doucement pour ne pas faire de bruit mais aussi et surtout parce que mes jambes se tortillaient, tremblaient, fatiguées mais il y en a quand même un qui s'est réveillé, il m'a regardé, j'ai fait un coucou de la main par derrière car j'avais déjà filé plus bas sur ce sentier descendant en zigzag qui pouvait rompre à tout moment tes genoux, et brûler cuisses et mollets, lui il se réveillait à peine, il avait déjà trois secondes de retard. Les états-uniennes sont partis marcher jusqu'au village de *Portofino*

tandis que moi je restais faire une pause à l'abbaye *San Fruttuoso*.

Je me suis arrêté un peu au début du chemin partant de l'abbaye jusqu'à *Portofino*. Au bar de la plage j'avais pris un soda tout en lisant et écrivant, surtout pour être tranquille et à l'ombre. Je me suis assis sur les buttes de terre charpentées de racines ondulées dans la forêt pour écrire un peu. Puis je me suis remis en route jusqu'à la *Base O*. Un magnifique point de vue en hauteur sur les falaises du parc donnant sur cette mer dégradée de turquoise au marine. En cette *golden hour* de fin de journée j'ai fait un croquis de la baie et des montagnes vertes, brulé par le soleil, dans les yeux, sur mon dos. Le soleil chauffait mon corps transpirant si bien que je suis resté à l'ombre un moment dans cet abri en pierre juste à côté. Je me suis assoupi presque une heure sur le banc en bois usé et mouillé. Vers 18h j'ai repris la route afin de trouver un endroit où poser le hamac. Car mon corps et mon esprit s'usaient. L'endroit n'était pas idéal mais ça ferait l'affaire. Au dessus du sentier, quelques arbres tordus, morts et penchés sur la terre elle-même penchée m'ont permis d'accrocher mon hamac qui ne se retrouvait pas tout à fait droit. J'ai mangé la

dernière tomate qu'il me restait, j'ai ouvert une conserve de thon et pris quelques morceaux de *pecorino*. Une dernière marcheuse en retard sur le sentier en contre bas aurait dû me voir, mangeant mon repas et mon campement posé là devant moi, très visible mais elle avait l'air plus absorbée dans sa marche pour arriver à destination avant que le soleil ne se couche et l'enferme dans l'inquiétude de la nuit. Une expression fermée et inquiète sur son visage. Une fois mon repas achevé j'ai hissé mon corps dans le hamac muni d'un livre et d'un carnet et d'un stylo. Finalement j'ai écouté de la musique avec mes écouteurs bluetooth pendant une heure, jusqu'à ce que mon smartphone n'ait plus de batterie. Après ça j'ai essayé de lire et de m'endormir. La forêt était un réservoir de pleins de petits bruits, les oiseaux, les rongeurs, les insectes, les feuilles des arbres, petites qui tournoyaient, les branches avec le vent, les lézards dans la terre et sur l'écorce. À un moment des bruits plus lourds se rapprochaient. Je vis droit devant moi un peu en dessous du hamac un marcassin ou un petit sanglier qui se frayait un chemin entre un rocher terreux et l'arbre où mon hamac était accroché côté jambes. Il a un peu reniflé dans tous les sens faisant beaucoup de bruit, me donnant la

chochette, tout doucement j'essayer de regarder par dessus le tissu tendu, puis il est parti descendant sur le sentier et passant sous le hamac. Puis un autre est venu dix minutes plus tard, plus proche et par dessus cette fois, par une autre direction, entre les trois, quatre troncs groupés où sur l'un d'entre eux était accroché l'autre côté du hamac au niveau de ma tête. Il reniflait dans la terre tandis que je hisçais ma tête par dessus pour voir ce qu'il se passait.

Il se régala, il léchait le sol. J'avais malencontreusement commis l'erreur de vider l'huile de la conserve à cet endroit juste à côté de mon campement, pour bien attirer les animaux autour. Il a même dû m'apercevoir, me regardant droit dans les yeux même dans l'obscurité mais il s'en fichait, ça ne l'intéressait pas. Herbivore je n'étais pas de la nourriture, de la viande fraîche pour lui. J'ai eu alors un peu plus peur pour mon sac qui contenait encore de la bouffe. Je n'avais aucune envie de me réveiller le lendemain avec le sac complètement saccagé. Les sangliers ont continué à tourner autour de mon emplacement un bon moment et moi ne sachant pas si je devais lâcher prise, m'apaiser et tenter de trouver le sommeil ou bien rester alerte et vigilant, peut-être y avait-il d'autres

bêtes plus menaçantes dans ces montagnes. Je crois même qu'un plus gros sanglier — peut-être la maman qui cherchait ses petits si ces deux derniers étaient bien des marcassins — est venu s'approcher pour aussi se régaler de mon sac et du sol. Car en tournant la tête pour voir derrière mon dos j'ai cru apercevoir une grosse tache brune, presque noire, détalant, avec un grognement plus fort, un cri, assez flippant. La bête est partie en grognant comme un peu embêtée et frustrée. Même si j'avais encore peur qu'elle revienne à la charge et me charger. Finalement je me suis dit que si je ne suscitait aucun danger il n'y avait aucune raison qu'elle s'en prenne à moi, herbivore. Après encore quelques bruits dans les feuilles mortes et des moments de doute et de flippe j'ai fini par m'endormir, par à-coups tout de moins car la nuit dehors n'est pas la moins hachée. La lumière et les chants des oiseaux m'ont réveillé tôt dans la matinée. J'ai rempaqueté mes affaires et j'ai marché pendant une heure jusqu'au port de *Portofino*.

Au milieu de la place de la gare de *Rapallo* j'étais tout coi, bien embêté. Mon smartphone avait décidé de me lâcher, de n'en faire qu'à sa tête, de perdre la tête, de ne plus fonctionner. Une matinée déjà écrasante, trop chaude, ça cogne et ça cagne. Depuis la plage de *l'hôtel Piccolo* entre *Portofino* et *Paraggi*, où j'avais été me rincer hier matin j'avais marché sur cette route goudronnée et dangereuse de station balnéaire où vélo, motos, vacanciers, voitures et bus d'été se partageaient la chaussée étroite. Désagréable marche, j'avais pris le bus jusqu'à *Santa Margherita Ligure* où j'avais attendu tout l'après-midi, lisant sur les peu de bancs à l'ombre, cuisants sur les galets brûlants et barbotant d'acrobaties dans l'eau. J'attendais que le magasin de photographie ouvre pour me procurer une pellicule couleur, ma précédente pellicule noir et blanc terminée. L'ouverture a eu une heure de retard si bien que j'ai dû m'informer auprès de la vendeuse du magasin de maillots de bain à côté. Il avait eu une urgence à *Portofino* avec un client, normalement c'est ouvert à cette heure-ci, il ne va pas tarder à revenir. Une fois qu'il est revenu j'ai pu faire mon emplette et j'ai pris le bus jusqu'à *Rapallo*.

J'avais croisé plus tôt dans l'après midi une marcheuse à la retraite qui me disait qu'elle dormait au camping de *Maria Flores* situé en périphérie de *Rapallo*. La solution du camping me rassura, ne voulant pas me retrouver dans la même situation que la veille. Le camping était collé à l'entrée de l'autoroute mais finalement avec les bouchons d'oreille achetés plus tôt à *Santa Margherita* j'ai pu être assez calme et pas trop dérangé pour lire un peu de l'uchronie de *P. K. Dick* installé confortablement toujours dans mon hamac. Puis j'ai lavé mes vêtements, pris une agréable et bonne douche chaude et savonneuse, mangé une *focaccia* genovese et je suis allé me coucher toute fois non sans angoisse de comment j'allais faire sans smartphone, rentrer en France, ou continuer le voyage jusqu'à *Chiavari-Lavagna*, *Sestri Levante*, *Les 5 terres*, *La Spezia*. Donc à la gare de *Rapallo* beaucoup de retards de train et une queue interminable au guichet, la borne électronique dysfonctionnelle. Et qui me dit que les tickets pour la France ne sont pas vendables avec *Trenitalia*, depuis l'Italie. Comment je vais faire ? Je sais pas comment je vais faire. Je vais trouver une solution. On trouve toujours une solution. C'est ce que j'avais dit au couple

ukrainien qui ont essayé de m'aider au camping, en vain.

Effectivement après plusieurs minutes d'attente la dame italienne, grande et mince brune, au guichet m'indique qu'elle ne peut pas me vendre de billet pour rentrer en France comme c'est une autre compagnie. Je lui demande alors en anglais qu'elle est la gare italienne la plus proche de la frontière. Elle me le dit, l'écrit sur un petit papier que je garda précieusement. *Ventimiglia*. Je devrais aller là bas, à *Ventimiglia*. Ça serait plus facile plus je suis proche de la frontière. Si je ne trouve pas de train ou de bus qui m'emmène en France je pourrais toujours faire du stop ou marcher, c'est seulement à 3-4 h de marche de la gare de Menton. Je pris alors un ticket. Il y avait un train qui partirait dans une heure, depuis *Rapallo* avec un changement à *Savona* pour arriver dans l'après midi à la fameuse dite ville frontalière. D'ailleurs lorsque je cherchais la ville sur le guichet électronique il y en avait une autre avec *fr* entre parenthèses. Il devrait y avoir deux gares, une italienne, une française, je devrais trouver un train. Après quand je serais en France ça sera plus facile. Je verrais ce que je ferais. Mais c'est quoi l'*Espace Schengen* ? à quoi ça sert si on peut pas circuler librement, d'un pays à

l'autre, à quoi ça sert cette union européenne ? Et ça n'arrange rien que la plupart des compagnies ferroviaires se privatisent en plus d'être nationalistes. C'est une illusion, cette *Europe*, juste des intérêts économiques, étatiques mais pour les dirigeants, nullement pour la population. Et puis on ne peut plus rien faire sans smartphone, pas réserver de billet de bus sur les compagnie *Flixbus* par exemple uniquement en ligne. Enfin, enfin, c'est vrai qu'on n'est pas contrôlé, qu'on peut passer d'un état à l'autre sans passeport, sans visa —enfin ça dépend qui, à la tête du client —au sein de cette UE. On a quand même énormément de chance d'être européens... — ça dépend qui — quand on l'est... Je pense à mes amis sud-américains, nord-africains, maghrébins, orientaux, asiatiques. C'est vrai. Je me tais. Je me tais ! Je me tais...

*

Dans le train qui rembobinait mon voyage en arrière en passant par *Santa Margherita*, *Camogli*, *Recco*, *Genova* il y avait une jeune femme, et je ne put m'empêcher d'être attiré par sa silhouette. Sa peau bronzée, son regard triste et son visage placide, elle avait un haut serré, léger mais côtelé qui moulait merveilleusement

bien sa poitrine, je me sentis attiré, par cette image, par cette forme, par cette idée. Qu'elle me prête un peu son toucher, son corps, ses formes, que je touche, que je serre, que je presse ses poires pendantes et fermes. Qu'elle m'y autorise ou que je le fasse par surprise... Mais quelle pensée ? Mais quelle pensée ! Mais quelle pensée... Avant d'essayer de sortir cette pensée de mon esprit qui s'intéressait, s'infiltrait jusque dans mon corps, dans mes mains je voulais comprendre d'où elle venait, pourquoi ? Pourquoi ça, pourquoi moi ? Qu'est ce qui avait débloqué, chez moi ? Comment, quand ça s'était produit ? Ce changement ? Quand avait-il eu lieu ce changement libidineux, cette perversion, cette t e n d a n c e à la sexualisation, à l'hypersexualisation, à l'objectivation ? Ça n'était pas ça, ça n'était pas moi, ça n'était plus moi... ou bien... non, non, non. Si, si, c'était moi, c'est moi... Je ne sais pas, ça vient d'autre part... De la culture, de la société, de l'histoire, des rencontres, des fréquentations, des consommations... De mes consommations !... J'étais en proie à une tentative d'introspection cependant trop faible face à la pulsion, et au chaos brouillé de mes pensées. La jeune femme sortit du train un peu avant *Arenzzano*. Bien sûr sans que quoique ce soit ne se soit passé, tout

resté en pensée, en désir, en rêve. Mais ça m'attristait, de détecter cette pensée comportementale chez moi, ça me dégoutait, je me dégoute. Celle aliénation. Cette frustration. Devenue plus frustrée par l'idéologie actuelle et restrictive, contraire et pourtant ô combien nécessaire, protégeante, punitive — pas assez — mais qui risquait de drainer, de briser, de frustrer, de libérer, d'accabler...

À la frontière, vers *Diano* le temps commençait à se couvrir. Le train passait presque directement sur les plages où l'on pouvait voir la Mer Méditerranée à perte de vue. Les gens se baignaient dans l'eau grisonnante avec une inquiétude, avec vue directement sur la voie ferrée et le train qui passait à mille à l'heure. Moi aussi j'étais inquiet, si ce temps gris déchargeait sa tristesse où serais-je à l'abri pour dormir ? Mais je ne pense pas qu'il allait pleuvoir, le temps était juste lourd... Enfin je ne sais pas, j'essayais de me rassurer comme je pouvais. Peut-être trouverais-je même rapidement un moyen de trouver un train pour Paris. À Paris j'aurais un lit confortable dans la maison de mes parents. C'était les JO à Paris, j'avais pu apercevoir des bribes des épreuves d'escrime,

de cyclisme, de Beach volley, dans les auberges, les bars et les cafés en Italie.

*

Quelle aventure, ah quelle aventure ! Le récit d'un voyage raté, amputé, refoulé, avorté. La suite de la Ligurie l'année prochaine peut-être. Arrivé à la gare de *Ventimiglia* j'ai pu trouver un train pour Nice. J'avais un peu de temps avant le départ donc je suis allé grignoter un bout dans le parc à côté de la gare donnant sur la mer, on se croyait à Nice ou à Cannes. J'ai même hésité à faire durer le plaisir/la galère en restant ici pour la nuit, marcher ou faire du stop... encore dormir dans les arbres, je le voulais, je l'aurais voulu, encore mais la facilité m'a rattrapé. J'ai aussi acheté quelques souvenirs comestibles d'Italie et de la bière. J'ai remarqué trop tard que j'aurais dû acheter du café. Car le café là-bas est fort et bon, et quand on demande un long il est toujours trop court, mais concentré, il n'y a que les expresso qui existent ici. Mais il est fort, il est amer, il est bon. Puis à la gare de Nice la catastrophe, je me suis mis dans tout mes états, tous les trains pour Paris pour les trois prochains jours étaient complets. Mais...mais, et... dans cette agglomération sudiste connue pour être

très étendue j'aurais pas moyen de m'écarter des zones urbaines pour trouver un endroit de bivouac. Où j'allais dormir ? Et trois jours ! Il y avait toujours la possibilité d'aller à Marseille ou à Toulon et de dormir dans les parcs naturels alentours mais non sans vendre un bras ou deux aussi pour forcer le retour à Paris ensuite. Bon c'était complet, tout était complet, de Marseille comme de Nice. Il fallait que je me décide, que je trouve une issue, il était 18h passées. La nuit n'allait pas tarder à tomber et à m'ensorceler. M'insécuriser comme un monstre à trois têtes. Je ne savais que faire, et puis sans téléphone. Je du réfléchir, m'énerver, ne pas tarder à me déchaîner sur les machines électroniques, en tapant des bras. Quand soudain le service sécurité ferroviaire — que j'avais été voir un peu avant dépité, désolé, désespéré — est venu m'interrompre dans ma folie pour me dire qu'une place s'était libérée dans le train à couchettes de 19h pour Paris Austerlitz. Ouf j'allais pas rester bloqué trois jours à Nice. Mais j'ai couru dans tous les sens, dans un sens comme dans l'autre, j'avais oublié mon sac, un sac en plastique blanc qui contenait mes carnets et livres. J'ai pu revenir en manquant de peu de casser les portiques de contrôle des billets quelques minutes avant le départ du train. J'étais le seul

qui restais, courrais sur le quai. L'agent SNCF qui devait me faire payer tout de même les 150 euros que coûtait le billet partit à la tête du train, il devait faire le départ.

Je restais accroupi sur le métal de l'entre wagon, dans la chaleur de la voiture 8 comme un clandestin, un vagabond. Assis sur mon sac avec mon bardas les gens passaient devant moi en me regardant de haut. J'ai cru qu'il m'avait oublié, tant mieux je n'aurais pas à payer cette grosse somme, tant pis je n'allais pas avoir de place et rester toutes les 12 heures de trajet et la nuit dans ce minuscule espace là entre les wagons, gênant le passage et les toilettes. Finalement j'eus une place assise jusqu'à Marseille, dernier arrêt avant la nuit et l'arrivée à Paris. Dans ce wagon je retrouvais un couple ou bien deux amis à qui j'avais expliqué ma situation à la gare. Ils étaient avec deux sacs de rando c'est pour ça que j'étais venu les voir ils comprendraient, j'avais voulu savoir s'ils avaient dormi près de Nice. Non ils avaient marché dans les Alpilles et étaient redescendus à l'Est voir des amis. Le jeune homme me proposa un morceau de chocolat. Je m'endormais sur la place assise. Puis à un moment quand ils avaient interrompus les annonces et éteints les lumières pour la nuit, la très gentille agence du train, un peu rondotte

me dirigea vers une couchette. Je pus passer la nuit confortablement dans un lit jusqu'à Paris de 23h à 7h. Le train arriva à Paris vers 8h.

*

C'était simple enfin pas complexe, peut-être dur, compliqué —pas vraiment. Il fallait juste faire trois choses : marcher, manger, dormir. Et boire bien sûr. Trouver où et comment faire ces trois, quatre choses. C'était l'essentiel, le reste on s'en foutait c'était secondaire. Je n'avais pas à me préoccuper d'autres choses et ces trois choses m'équilibraient parfaitement. Pas d'ennuie. Pour contrer l'ennuie, marcher et écrire. Pas d'angoisses, que des angoisses primaires, tribales, archaïques. C'est fini, les angoisses de la vie en ville et sédentaire reviennent, le vide, l'immobilisme, l'ennuie, l'apathie, la léthargie, la passivité, sans projet, sans objectif, la vie quoi.





*Comme je suis romantique, récit d'un
voyage refoulé*, Augustin d'Orsay,
texte écrit en juillet-août 2024, édition
reliée, 48 pages, premier tirage de 15
exemplaires, papier blanc naturel
OLIN SOFT 120 g et 300 g, imprimé à
Print of Marseille en Septembre 2024

